

ÉDITION SPÉCIALE

...un an plus tard



*La mort de Diana fut comme celle de Kennedy :
« chacun se souvient du lieu où il était à ce moment-là »*

Un an après la mort de Diana, princesse de Galles, les larmes ont séché et les montagnes de fleurs ont été ramassées. Mais son image est toujours présente et sa mémoire reste un des principaux instruments de la réforme de la monarchie britannique. Des admirateurs continuent de laisser des bouquets et des messages à la grille d'entrée de Kensington Palace, qui a été sous l'étroite surveillance des caméras de télévision du monde entier pendant les jours qui ont suivi sa mort, le 31 août 1997, dans un accident de voiture à Paris.



Elle ne risque pourtant guère de sombrer dans l'oubli. Son visage célèbre et ses yeux bleus légendaires font toujours la Une des journaux et des magazines au fini glacé. On peut encore voir ses cheveux blonds courts, ceints d'un diadème étincelant sur des calendriers, des tasses et de nombreuses cartes postales.

Les segments vidéo montrent, encore et encore, Diana et son amoureux Dodi al-Fayed déambulant les corridors de l'hôtel Ritz de Paris, en route vers une mort certaine dans

À LIRE

□ La presse lave-t-elle plus blanc? S2

□ Une victime consentante S3

□ Autopsie d'un accident S4

□ Diana Inc S5

□ Les petits princes S6

□ La monarchie, d'Edouard VIII au prince Charles S7

un tunnel sous la Seine. On revoit constamment la princesse traverser un champ de mines angolais dans les documentaires et les reportages télévisés.

Alors que la mémoire de Diana semble emprisonnée dans les mêmes images, la monarchie est peu à peu en train de changer. Car, pendant ce temps, la royauté a pris conscience des bienfaits qu'elle pouvait retirer en assouplissant traditions et protocoles, mais surtout en le diffusant largement dans les médias.

La reine a même engagé un professionnel en relations publiques afin d'améliorer ses discours au peuple. Maintenant, au lieu de se tenir simplement sur un podium pour recevoir un bouquet, elle se fait photographier en train de rire en compagnie d'un chanteur rock aux cheveux roses, de bavarder dans un pub ou de courir à travers un champ pour regarder son mari qui prend part à une course de chevaux.

HYSTÉRIE COLLECTIVE ?

La mort violente de la jeune femme de 36 ans, dont l'apparente vulnérabilité avait touché le cœur d'un si grand nombre de personnes, a entraîné un soulèvement de la population qui semblait vouloir prendre des proportions incontrôlables.

Présentée comme une hystérie collective par certains journalistes, cette vague d'émotion sans précédent qui a réuni des dizaines de milliers de personnes devant Kensington Palace, son ancienne résidence, et deux millions de personnes au cortège funèbre, peut difficilement ne pas avoir reflété les sentiments de la nation entière.

« L'attraction exercée par la princesse Diana était quelque chose qui allait au-delà du fait et du mesurable, c'est pourquoi les gens ont été autant touchés car c'est précisément le genre de chose dont ils ont besoin », croit le psychologue irlandais Bryan Scott-McCarthy. Elle représentait une solution imaginaire à la vie, une solution romantique et possible, dans un sens, pour tout le monde. »

Si le monde entier a pleuré Diana, c'est qu'on la sentait proche de soi, non seulement comme une sorte de soeur dont on suivait les péripéties depuis 1980, mais aussi comme une femme moderne à laquelle il était aisé de s'identifier, analyse le sociologue François de Singly.

Coauteur d'une étude intitulée *L'événement Diana, une vieille histoire ?*, réalisée cette année à la Sorbonne, il affirme que Diana représente « une forme de héros moderne, sur aucun point parfaite, mais caractérisée par la recherche d'une vie pleine » comme la plupart des femmes d'aujourd'hui, « qui ne veulent renoncer à aucune dimension de leur vie, professionnelle ou privée ».

Le sociologue ne croit pas pour autant à l'éternité du mythe Diana, faute « du soutien d'une institution, contrairement aux saints ou aux hommes politiques ».

Cette ferveur a néanmoins permis d'affaiblir le tabou culturel britannique au sujet des manifestations publiques d'émotion, qui n'étaient visibles, par le passé, que lors des matchs de football. Et, plus important, cela a donné une ouverture d'esprit aux gens.

Mais malgré la vague de tristesse qui s'est emparée de la société britannique à la mort de « la princesse du peuple », peu de choses ont apparemment changé dans la culture du pays, toujours marquée par son individualisme et son consumérisme. « La mort de Diana n'a pas réussi là où 100 années de psychothérapie ont échoué, estime le Dr Rodney Barker de la London School of Economics. Les donations n'ont pas augmenté et les gens ne sont pas plus proches des vieilles dames dans la rue. »

« La mort de Diana et ses répercussions sont une expérience que personne d'entre nous n'avait vécue dans le pays et qui sans doute ne se reproduira plus », affirme pour sa part Richard Harding, auteur de *Flowers in the Park*, une pièce de théâtre sur la semaine qui a suivi la mort de Diana et présentée cette année au festival d'Edimbourg. « C'était comme la mort de Kennedy : chacun se souvient du lieu où il était à ce moment-là. »

(sources : AP et AFP)

Le mythe Diana ne sera pas éternel car, contrairement aux saints, elle ne bénéficie pas du soutien d'une institution

Trêve de plaisanterie

RÈ-
GLE-
MENTS
DE COMTE

Vilipendée par le comte Charles Spencer lors de la mort de sa soeur Diana, la presse britannique s'est littéralement déchaînée contre lui, en décembre, en déversant dans ses colonnes les détails les plus sordides de son divorce. Soigneusement décrit comme le parfait goujat, après avoir eu une douzaine de liaisons en cinq mois alors que son épouse Victoria était soignée en clinique psychiatrique pour boulimie et alcoolisme, le comte a pu lire dans toute la presse la reproduction des lettres qu'il avait envoyées à sa maîtresse. (AP)

BAISER
VOLÉ

Le père de Dodi al-Fayed, Mohammed, a réussi à obtenir, le printemps dernier un montant de 12 500 \$ en dommages-intérêts du magazine *Paris-Match* pour avoir publié la photo du baiser échangé par son fils et la princesse Diana, en compensation pour « atteinte à l'intimité de la vie privée ». Le cliché, publié le 27 août, aurait rapporté 4 millions \$ à son auteur. (AFP)

Ci-dessous, quelques clichés qui ont fait la fortune des paparazzi : Les vacances de Noël avec ses fils dans l'île de Nevis, aux Caraïbes, en 1992 ; à la fin de son *workout* matinal en 1994 ; sur la route du jardin d'enfants en 1989 ; la célèbre page couverture du « *Sunday Mirror* » en 1993, où la princesse avait été photographiée grâce à la complicité du directeur de l'établissement ; avec son ami Dodi al-Fayed en 1997, peu de temps avant leur décès.



Un photographe à l'affût devant l'hôpital parisien où avait été transportée Diana, après l'accident.

La concurrence féroce entre les journaux aura toujours raison des bonnes manières

ÉRIC MOREAULT
Le Soleil

■ Une trêve, par définition, ne peut être que temporaire. L'attention qu'ont portée les tabloïds à Diana finira inévitablement par se tourner vers ses deux fils. Déjà la retenue observée par les feuilles à scandale après sa mort s'amenuise. Une situation propre à l'Albion et à l'extrême compétitivité de sa presse populaire aux 12 millions d'exemplaires quotidiens.

« Les journaux sont extrêmement prudents au sujet des deux princes. On marche sur des œufs pour ne pas créer de scandale. C'est temporaire. Quand ils vont avoir 18 ans, ça va changer », avance Patrick White, un journaliste québécois qui rentre au bercail après un séjour d'un an à Londres pour l'agence de presse Reuter.

L'avis est partagé par Lord Deedes, ancien rédacteur en chef du *Daily Telegraph*. « Le fait est que rien n'a changé en ce bas monde. La concurrence féroce aura toujours raison des bonnes manières », déclarait-il récemment à l'AFP. Dans ce contexte, les princes William et Harry fascinent. Mais les vertueuses promesses sont bien difficiles à respecter. En juin, le *Mail on Sunday* a parti le bal en publiant en Une, pour le 16^e anniversaire de William, que la liste des possibles « fiancées » du prince était soumise à l'assentiment de Buckingham.

Peu après, le *Sunday Mirror* entre dans la danse en révélant les détails d'une fête que les deux adolescents organisent pour Charles. Petit problème, il s'agissait d'une surprise, irrémédiablement « gâchée ».

Mais c'est le *Sun*, le plus puissant des journaux à scandale avec le *Mirror*, qui s'est réservé la dernière danse — pour l'instant. Le journal de Rupert Murdoch noircit trois pages sur la première rencontre de la maîtresse de Charles, Camilla Parker-Bowles, avec l'ainé William.

Les deux princes se sont plaints à la Press Complaints Commission (PCC) qui a adopté, en décembre, un des codes de conduite les plus exigeants en Europe. Sauf que la commission n'a qu'un pouvoir de recommandation et aucune loi ne protège la vie privée des individus en Grande-Bretagne. Le code révisé exige des journaux obsédés par la famille royale qu'ils adoptent un com-

portement plus respectueux de la vie privée, évitent le harcèlement, les intrusions, la couverture des enfants et privilégient ce qui est d'intérêt public.

Au Québec, un journaliste doit se demander si ce qu'il va révéler « relève de l'intérêt public ou plutôt de la curiosité du public ». Ce genre de scrupules n'existe pas en Angleterre, où l'appétit insatiable du peuple pour la royauté est aussi vieux que l'invention de Gutenberg.

« C'est super vendeur. Les journaux anglais ont évolué mais, honnêtement, on se rend compte que les journaux sont agressifs et qu'ils ne lâcheront pas prise », affirme Patrick White.

Pour donner une idée de cette obsession, il ne suffit pas de savoir que chacun de la quinzaine de quotidiens de Londres a au moins un correspondant qui épie les faits et gestes des « royaux » ; en outre, les journaux anglais ont consacré plus d'espace rédactionnel à la mort de Diana que tout autre événement, même la Seconde Guerre mondiale (!). Mais il faut connaître le contexte.

RÉCUPÉRATION

Cette couverture « complètement disproportionnée » a renversé plusieurs journalistes. « On a de la misère à imaginer ça ici, commente Patrick White. On savait qu'elle était populaire, mais pas à ce point. La réaction du peuple a été récupérée par les médias. Ils ont été surpris, mais ils ont embarqué très vite. »

Une démesure qui frisait l'hystérie au pays du five o'clock tea. Le *Evening Standard* n'a pas hésité à publier un cahier spécial de 65 pages sur l'événement et certains journaux ont tiré une demi-douzaine d'éditions le jour des funérailles.

Une situation impensable ici. Mais les British, les Londoniens en fait, ont des habitudes qui diffèrent largement de celles des Nord-Américains. Ainsi, il n'est pas rare qu'une seule personne lise deux à trois quotidiens chaque jour dans ce marché dominé par la presse à sensation.

Les « grands » journaux comme le *Times* et le *Guardian* tirent entre 300 000 et 500 000 exemplaires chaque jour, l'exception étant le *Daily Telegraph* qui atteint le million. En revanche, les tabloïds s'écoulent à raison de deux à trois millions d'exemplaires.

Nos feuilles de chou ne sont que de bien pâles succédanés. Ici, les journaux à potins préparent souvent des articles approuvés par les artistes. Dans l'île de Lady Tatcher, on n'écarte aucun détail sordide ou croustillant pour égratigner le lustre des personnages publics.

« Je ne me souviens pas d'histoire comme ça ici, même pas quand Pierre Elliott Trudeau et Margaret Sinclair se sont séparés alors qu'il était premier ministre », commente Marcel Pélipin, l'ombudsman de Radio-Canada. « Ça ne veut pas dire que nous sommes inoculés (contre ce mal) à l'heure de la communication planétaire. »

Évidemment, tout ce qui touche Diana de près ou de loin n'a pas fini de faire couler de l'encre. Le premier anniversaire de sa mort sera noyé sous un déluge de publications. LE SOLEIL n'y échappe pas, comme en témoigne ce cahier spécial.

Michel Samson, le directeur à l'information, souligne qu'avec l'intérêt « plus grand que nature » suscité par l'événement et le personnage, un tel cahier s'imposait. « À cause de notre situation politique particulière, on s'est beaucoup intéressé à la monarchie, avec notre regard propre. »

LE GROS PRIX

Rien à voir avec les pratiques de l'autre côté de l'Atlantique (ou américaines). « Ils entrent dans tous les détails et la vie privée des gens. Ils ne reculent devant rien, ni personne », témoigne le journaliste de Reuter, un peu effaré par ce qu'il a lu.

Ce qui signifie aussi sortir le chèque pour acheter une bonne histoire ou une bonne photo. Le corps de Diana n'avait pas encore refroidi que déjà les photos de l'accident

se retrouvaient dans les mains des éditeurs qui n'avaient pas hésité à aligner les zéros.

Par contre, s'empresse-t-il d'ajouter, la publication est presque toujours rigoureusement exacte. Chaque détail est contre-vérifié, dans la grande tradition de rigueur et d'exactitude de la presse britannique. Et tout n'est pas mauvais : les médias s'appuient sur une liberté et un sens critique particulièrement développés qui font cruellement défaut ici, estime Patrick White. « La presse est très indépendante et très forte. »

« La presse britannique se transforme », ajoute-t-il. Pas dans le sens d'un changement des pratiques, mais bien dans la « tabloidisation » des grands formats.

Lord Wakeham, le président de la PCC, affiche la prudence et la modération toutes britanniques qui siègent à son poste, mais son commentaire reste significatif : « Il faut attendre plus longtemps pour découvrir quels seront les changements permanents découlant des événements (d'il y a un an) », a-t-il confié à Reuter.

La presse populaire s'est d'ailleurs rabattue sur le malheur des gens ordinaires ou sur les pédophiles. En publiant leur photo en Une et en révélant où ils habitaient, plusieurs ont dû se réfugier dans les postes de police pour éviter d'être lynchés. Résultat : un record de plaintes — 2944 — déposées à la PCC.

Le public est responsable de la demande. Un sondage de la British Standards Commission réalisé dans les mois suivant la mort de Diana a établi que 11 % des gens trouvaient les nouvelles et les émissions d'affaires publiques importantes et 4,6 % les estimaient injustes. Lorsque l'émotion s'est estompée, un autre sondage sur les mêmes questions a révélé une tout autre réalité : les pourcentages sont tombés à 1,9 % et à 1,4 %.

TOUS LES COUPS SONT PERMIS

En attendant que les princes vieillissent, les médias ont tourné leurs projecteurs vers le prince Charles. Ce dernier a compris — comme futur roi — qu'il avait tout avantage à profiter de cette situation.

À Buckingham Palace, les spécialistes des relations publiques savent bien qu'il faut nourrir les fauves si on ne veut pas qu'ils rôdent. Ils ont adopté une attitude de « give-and-take ». Pour les 16 ans de William, ils ont préparé un document de presse spécial et des photos.

« Bien sûr, respecter la vie privée des princes ne signifie pas ne jamais rien publier sur leur croissance et leurs progrès. Le palais a toujours reconnu que le public a le droit d'être informé sur la façon dont ils grandissent — et que les journaux ont le droit de l'écrire », commente Lord Wakeham.

Si la presse épargne — relativement — la famille royale pour l'instant, elle va vite retomber dans l'ornière parce que « les mentalités n'ont pas changé et que le marché est trop compétitif. Ils ne s'empêcheront jamais de publier une histoire juteuse », estime Patrick White.

À ce propos, il faut se rappeler ce qu'écrivait après l'accident Yves Alavo, président du JOURDEM, une ONG spécialisée dans l'éthique, la déontologie et les méthodes journalistiques.

« Le monde des médias est devenu un espace qui permet des actions et des transactions sans aucun contrôle que celui de la cupidité et de la voracité de certains propriétaires d'organes de presse ou responsables d'agences d'information avides de profits rapides sur le dos d'un public victime et complice à la fois de ces pratiques pour le moins déplorables. »

« On constate alors que tous les coups sont possibles. Les journalistes, les médiateurs, sont devenus si complaisants des personnages et des lieux du pouvoir, des « célébrités » du moment et surtout des « décideurs » économiques et des performers financiers, qu'ils n'ont plus ni l'espace, ni la distance (arm length) nécessaire à l'indépendance indispensable à l'exercice responsable du journalisme. »



Les premières pages des journaux britanniques rapportant la séparation du prince et de la princesse de Galles, en 1992. Encadrés par quatre tabloïds (le « *Daily Express* », « *Today* », le « *Sun* » et le « *Mirror* »), deux journaux grand format et plus sérieux, le « *Times* » et le « *Daily Telegraph* ».



DIANA ET LES MÉDIAS

Une victime consentante



Le somptueux mariage de Diana Spencer et du prince Charles, le 29 juillet 1981, avait été retransmis sur les télévisions du monde entier. Ce fut le début d'une longue histoire d'amour-haine avec les médias.

La presse prétend que je suis manipulatrice, disait la princesse. Mais quelle est l'alternative: s'asseoir et les laisser fabriquer votre image?

■ Quand on cherche un coupable, c'est parce qu'il y a une victime. Après le terrible accident qui a causé la mort de Diana, les médias se sont retrouvés au banc des accusés. Mais la relation trouble qu'entretenait la princesse de Galles avec la presse en faisait plus que souvent une victime... consentante. Voire, la metteuse en scène de sa propre représentation dans les journaux.

ÉRIC MOREAULT
Le Soleil

La presse et la princesse se nourrissaient mutuellement. De jeune fille timide et effarouchée par l'attention médiatique, elle s'est métamorphosée en femme bien au fait du pouvoir des médias. On n'a qu'à se rappeler la fameuse entrevue qu'elle a accordée à la BBC, en novembre 1995, où elle avouait son aventure avec James Hewitt, et parlait franchement de sa boulimie, de sa détresse et de son mariage raté.



Sa popularité dans la presse lui permettait aussi de faire passer son message dans les causes qu'elle affectionnait, comme sa campagne pour faire bannir les mines antipersonnel.

En fait, lorsque son mariage battait de l'aile, il n'était pas rare qu'elle se donne en spectacle aux photographes au moment même où le prince Charles devait prononcer un discours important.

Dans une entrevue récente, l'historien et critique de la monarchie Hugo Vickers soulignait : « Chaque fois qu'il annonçait quelque chose, il apprenait que sa femme avait dit autre chose ou qu'elle avait été vue portant une nouvelle tenue. » L'image de Diana — celle qu'elle voulait bien projeter — était beaucoup plus vendeuse que les déclarations, souvent à forte teneur intellectuelle, de Charles.

TÊTE-À-TÊTE AVEC L'ÉDITEUR

Autant que ses sujets, la princesse était une accro des tabloïds. Et elle étudiait attentivement tout ce qui se publiait sur elle. Dans un article publié dans *The Spectator* en septembre 1997, le journaliste Mark Honigsbaum rapporte que la princesse lisait chaque matin, en déjeunant, le *Sun*, le *Daily Mirror*, le *Daily Mail* et l'*Express*.

Contrairement au peuple, elle ne lisait pas par intérêt mais par nécessité. Elle déplorait le fléau que représentait la publication de photos de paparazzi dans ces feuilles jaunes. Mais elle était assez intelligente pour comprendre qu'on lui accordait beaucoup plus d'espace que les journaux traditionnels quand il s'agissait de ses causes humanitaires.

Elle en connaissait si bien le fonctionnement, d'ailleurs, que tout suggère que, pendant sa séparation et son divorce subséquent, la princesse Diana s'assurait d'avoir les tabloïds « de son bord ».

Pour ce faire, il lui arrivait de convoquer en tête-à-tête, à Kensington Palace, les éditeurs de ces journaux, qu'elle appelait même par leur prénom. Peu ou prou d'informations ont filtré sur la teneur de ces discussions, mais un éditeur a confié à Honigsbaum une anecdote représentative de ce modus vivendi :

Son journal avait avisé Kensington Palace qu'il allait publier une nouvelle sur un discours privé que la princesse avait prononcé dans une clinique pour personnes souffrant de problèmes de nutrition. La princesse a elle-même contacté le journal et, pendant 40 minutes, a détaillé le contenu de son discours, précisant ce qu'elle tentait de réaliser et racontant sa propre souffrance. Il était implicite que l'article ne citerait jamais directement Diana.

Le lendemain matin, la princesse émettait un communiqué à la presse, déplorant la publication de l'article, à la grande surprise de l'éditeur en question. « J'ai immédiatement téléphoné pour la féliciter de sa brillante opération. J'étais amusé de constater qu'elle prétendait qu'elle ne savait rien de l'histoire avant sa publication alors qu'elle me l'avait elle-même racontée. »

De plus en plus de correspondants royaux commencent à admettre que la « source digne de confiance » citée dans leurs papiers était, en réalité, la princesse elle-même.

LE BAISER

Il y a aussi l'affaire Will Carling. Lasse des attentions que lui portait le joueur de rugby, Diana a avisé la presse d'une visite qu'il allait rendre aux jeunes princes pour leur apporter des chandails aux couleurs de son équipe. La visite,

qu'il croyait confidentielle, s'est transformée en cauchemar lorsqu'il a réalisé qu'une armée de photographes l'attendait. Peu après, sa femme entreprenait les procédures de divorce.

Quant à son indignation devant la publication des photos du baiser échangé avec Dodi al-Fayed, elle était en grande partie feinte. « Elle était plus qu'heureuse qu'elles sortent, a affirmé un éditeur. Avec les ressources de la famille Fayed, il est clair que si elle n'avait pas désiré être vue, nous ne l'aurions pas vue. Nous avons même proposé de rappeler notre photographe, mais on nous a dit que ce n'était pas nécessaire. Il y avait une claire — bien que sous-entendue — coopération. »

Bien consciente que l'intérêt de la presse pour son fils, le prince William, n'allait cesser de croître, Diana l'a même emmené avec elle à une de ces rencontres informelles avec un éditeur. « Je le préviens constamment à propos des médias, les dangers qu'ils représentent, et comment il doit les comprendre et interagir avec eux », confiait-elle à l'ex-éditrice du *New Yorker*, Tina Brown. La princesse espérait que son fils devienne aussi habile que John Kennedy fils à les tenir en respect.

Chaque matin, Diana se faisait un devoir de lire les journaux populaires pour savoir ce que la presse disait d'elle

Les aptitudes de Diana à manipuler les médias ont toujours été largement reconnues, tout au long de sa vie. Mieux qu'une attachée de presse, elle agissait comme une vraie « spin doctor ». « Ils (les médias) prétendent que je suis manipulatrice, disait-elle à Tina Brown. Mais quelle est l'alternative : s'asseoir et les laisser fabriquer votre image pour vous ? »

Ce souci de la représentation allait au-delà de la barrière entre les tabloïds et les journaux grands formats comme le *Times*, *The Guardian* et le *Daily Telegraph*. « Elle ne privilégiait pas les uns par rapport aux autres, mais établissait plutôt une distinction entre les journalistes qui lui étaient sympathiques et ceux qui ne lui étaient pas », estime Ross Benson, le chroniqueur du *Daily Express*.

« Si elle était contente de ce que vous aviez écrit, elle vous le faisait savoir. Mais si elle ne l'était pas, vous l'appreniez encore plus vite. »

Le charme et le magnétisme de la princesse Diana étaient indéniables. Sa relation amour-haine avec les médias lui servait fréquemment à influencer l'opinion publique. Elle aura ainsi contribué — directement et indirectement — à moderniser l'image de la monarchie et les relations de celle-ci avec les médias.

En contrepartie, elle était consciente qu'elle devenait la proie ultime pour les chasseurs d'images.

À cette partie de cache-cache, elle se servait habilement de toutes les ressources à sa disposition — il était implicite que tant la victime que ses poursuivants avaient intérêt à ce que le jeu se prolonge le plus longtemps possible.

Malheureusement, la « victime » a été prise à son propre piège.

FEMME
DU
SIÈCLE

Pour près d'un Français sur deux (49%), Diana est la femme qui a le plus marqué le XX^e siècle, devant nettement Marilyn Monroe (13%), Jackie Kennedy (13%) et Grace de Monaco (11%), selon un sondage publié par l'hebdomadaire *Gala*. (AP)

Souvent, la « source digne de foi » était la princesse elle-même

Autopsie d'un accident

Entre la thèse du complot et l'enquête officielle, plusieurs questions restent en suspens

■ La mort de Diana, une succession de mauvais hasards qui ont conduit à un bête accident de la route? Ou une conspiration fomentée par les services secrets à la demande de la Couronne britannique, qui ne pouvait accepter l'idée que la fortune de la princesse de Galles passe aux mains des Arabes, voire qu'elle puisse donner naissance à un bébé musulman? Un an après l'accident, l'affaire est loin d'être classée.

LE
PÈRE
DE TOUS
LES MOTS

Le tempérament belliqueux de Mohammed al-Fayed fait de lui un des meilleurs prétendants au titre de l'homme le plus détesté de Grande-Bretagne. Non seulement le propriétaire du chic magasin Harrods de Londres a largement contribué à la défaite des Tories en mai 1997 — après avoir dévoilé que deux secrétaires d'État conservateurs avaient accepté ses pot-de-vin —, mais ses déclarations incendiaires ont fait les choux gras de la presse. Ainsi, il a affirmé que la mère de Diana n'est qu'une snob anglaise qui se prend pour la reine de Saba et Lord Spencer, un esprit « mercantile » qui fait de l'argent sur la mort de sa soeur avec laquelle il était « brouillé ».

(AFP et AP)

FOLLES
POUR
SUITES

Les procédures civiles risquent de se multiplier en marge de l'enquête sur la mort de Diana. Ainsi, le garde du corps Trevor Rees-Jones pourrait intenter une poursuite contre le Ritz, l'employeur du chauffeur Henri Paul, soupçonné d'avoir conduit la Mercedes du couple en état d'ébriété. Le code civil français prévoit en effet une « responsabilité du fait d'autrui » et plus spécialement de l'employeur vis-à-vis des fautes de ses employés, ce qui ouvre le droit à une indemnisation des victimes.

Les paparazzi impliqués dans l'affaire, qui avaient poursuivi l'an dernier l'auteur d'un livre intitulé *Ils l'ont tuée*, menacent eux aussi de faire de même si leur responsabilité directe ou indirecte dans l'accident n'est pas prouvée. (AFP)

Un accident, trois victimes et un survivant frappé d'amnésie partielle, 10 photographes mis en examen par le parquet de Paris pour « homicides involontaires et non-assistance à personnes en danger », 153 témoins entendus : l'enquête menée à Paris par le juge Hervé Stephan sur les circonstances exactes de la mort de la princesse Diana, son compagnon Dodi et le chauffeur Henri Paul, le 31 août 1997, est la plus exhaustive jamais menée en France au sujet d'un accident de voiture.

« En raison du contexte de cette affaire et de son retentissement international, le déroulement de la procédure a été retardé par la nécessité de vérifier un grand nombre de témoignages dont beaucoup se sont avérés inexploitablement fantaisistes », a tenu à préciser le parquet de Paris, cette semaine, pour expliquer les délais encourus avant la remise du rapport final.

LA MYSTÉRIEUSE FIAT BLANCHE

Le juge compte boucler le tout pour la fin d'octobre. Pour l'instant, beaucoup de questions subsistent. Les paparazzi qui ont poursuivi la Mercedes de Diana, cette nuit-là, ont-ils une part de responsabilité? Est-ce que la direction de l'hôtel Ritz connaissait l'état du chauffeur, Henri Paul? L'état d'ébriété de Paul et la vitesse excessive à laquelle il conduisait sont-ils les seuls responsables de la tragédie?

Une chose semble du moins certaine, c'est que le mystère d'une Fiat Uno, qui, selon l'expertise technique, pourrait avoir heurté la Mercedes sous le tunnel de l'Alma, n'a jamais été éclairci. Les enquêteurs ont perdu un temps considérable à faire la recension des 40 000 voitures de ce type et à interroger les quelque 3000 propriétaires identifiés. Ils concèdent aujourd'hui que la mystérieuse voiture blanche ne sera vraisemblablement jamais retrouvée.

Et que dire du garde du corps Trevor Rees-Jones, seul survivant de l'accident? Il y a six mois, il a raconté qu'Henri Paul semblait en parfait état de conduire, le soir de la tragédie, une affirmation qui lui semble aujourd'hui moins claire, maintenant que ses relations avec son ancien patron, le propriétaire du Ritz, Mohammed al-Fayed, sont moins courtoises. Son avocat a indiqué récemment que le garde du corps comparaitrait de nouveau et cette fois, sa version des faits pourrait être bien différente.

Quant à Henri Paul, les expertises ont montré, outre un fort taux d'alcoolémie, un niveau élevé « inexplicable » de monoxyde de carbone, rapportait *Time Magazine* cette semaine. Le taux de 20,7% détecté était suffisamment élevé pour entraîner une somnolence, des étourdissements « ou même plonger certaines personnes dans le coma ». « Je ne vois pas comment il pouvait marcher dans cet état, et encore moins prendre le volant », a déclaré au journal le responsable du centre antipoison d'un grand hôpital de Paris.

Le service du procureur, qui a dressé un point de l'enquête assez complet mardi, précise que « l'examen approfondi » de la Mercedes sur d'éventuelles défaillances techniques, restait à compléter. Parmi les derniers indices révélés dans la presse, le conducteur habituel de la Mercedes, propriété de la compagnie Étoile Limousine, a indiqué aux enquêteurs que les freins étaient défectueux et qu'il était dangereux de freiner brusquement. En outre, *Time* affirme que le véhicule pourrait avoir eu de « sérieuses défaillances techniques », notamment un déclenchement intempestif des sacs gonflables. Si tel est le cas, il aurait pu provoquer la perte de maîtrise du véhicule.

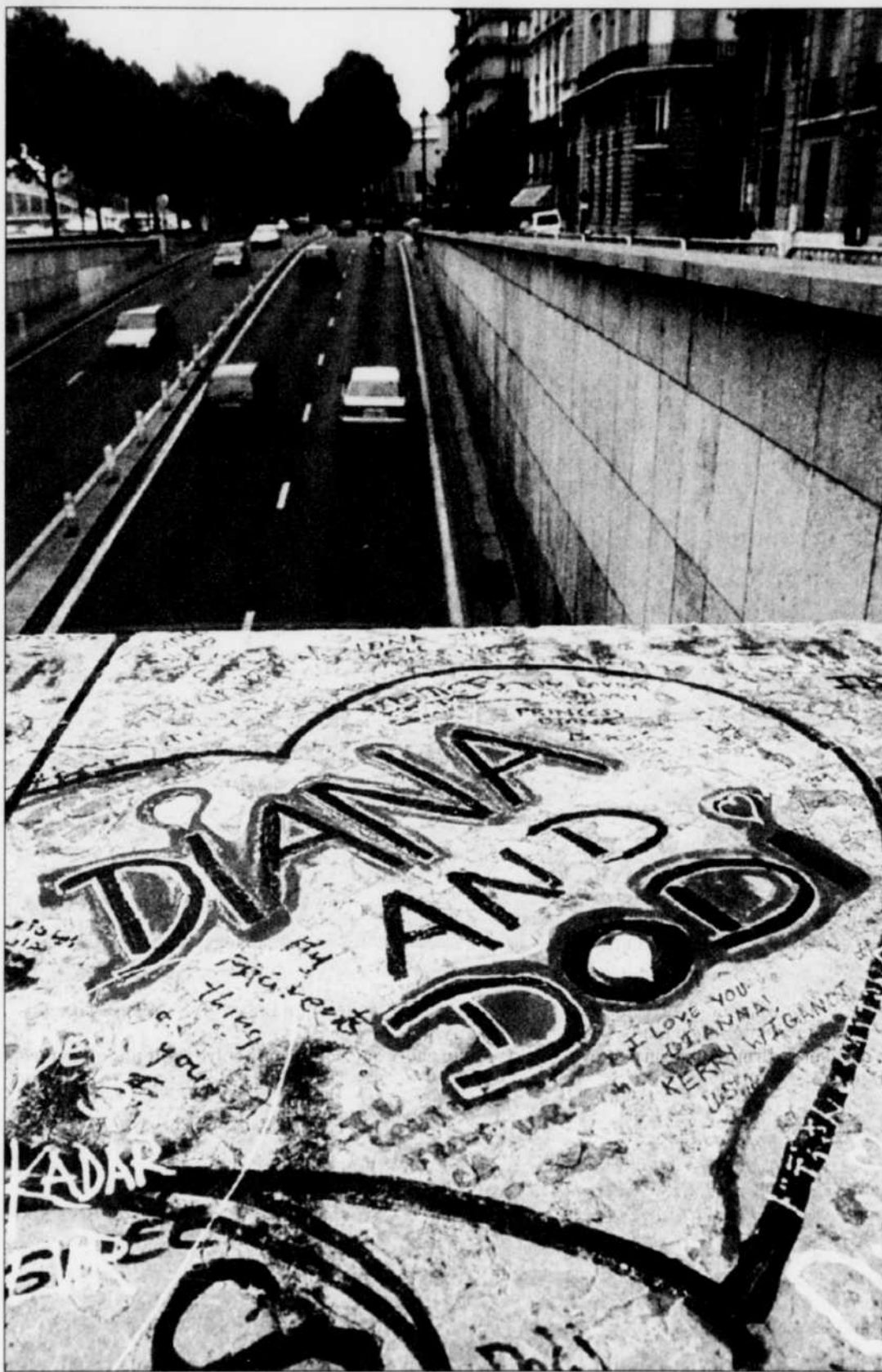
VIDE JURIDIQUE

Quant aux paparazzi... Les neuf photographes et le mortard de presse se trouvent dans un vide juridique, depuis qu'ils ont été formellement interrogés dans les jours qui ont suivi l'accident. Le juge Stéphane les a fait comparaître ensemble, le 5 juin, sans que ce nouvel interrogatoire apporte de nouvelles preuves. Ces hommes poursuivent leur travail, couvrant parfois des événements reliés à la mort de Diana.

Ceux qui suivent l'affaire de près croient que les dix hommes seront bientôt disculpés de l'accusation d'homicide involontaire, mais que certains seront poursuivis en procès sur le chef de non-assistance. La peine pour cette offense serait mineure; peut-être une amende importante, mais aucune incarcération.

Une chose est sûre: ce procès, qui ne débiterait pas avant 1999, sera suivi avec une grande attention — comme toutes les autres étapes de cette enquête qui n'en finit plus.

(sources: AFP et AP)



Un graffiti bien en vue, au-dessus du tunnel de l'Alma, à Paris, où s'est produit l'accident.

Al-Fayed persiste et signe

Obstinément, le milliardaire d'origine égyptienne, Mohammed al-Fayed, a entretenu depuis la mort de Diana et de son fils Dodi la thèse d'un complot ourdi par l'establishment britannique. Au risque de d'ajouter d'autres noms à sa (longue) liste d'ennemis dans ce pays qui le traite comme un paria, émet des doutes sur l'origine de sa fortune et lui refuse toujours sa citoyenneté britannique en dépit de 30 années passées sur le territoire.

Au début, à l'ouverture de l'enquête, Mohammed al-Fayed lance une charge contre les paparazzi: il est clair pour lui que ce sont eux qui ont provoqué l'accident fatal en « harcelant » le couple.

Ensuite, il s'en prend aux enquêteurs et aux experts lorsqu'ils trouvent dans le sang d'Henri Paul un taux d'alcoolémie trois fois supérieur à la limite autorisée. Il tempête, exige des contre-expertises, fait diffuser un film des dernières heures de Diana et Dodi, présentant un Henri Paul apparemment sobre. Mais les contre-expertises confirment les premiers résultats.

DES APPUIS

L'homme d'affaires avance alors la thèse du complot: Dodi et Diana, dit-il, « allaient se fiancer. Je crois à 99,9% que ce n'était pas un accident. Certaines personnes ne voulaient pas qu'ils soient ensemble ».

Et plus le temps passe, plus cette thèse d'abord jugée fantaisiste, recueille des adeptes. Ainsi, un Britannique sur quatre interrogé sur le sujet par sondage il y a quelques jours accorde maintenant la thèse que la mort

de la princesse de Galles soit issue d'un complot. Il y a près d'un an, lors d'un sondage comparable, 84% des personnes interrogées estimaient que sa mort était accidentelle.

Mohammed al-Fayed ne se contente pas d'énoncer tout haut ses soupçons. Il engage des enquêteurs, et exige même que le premier ministre de Grande-Bretagne, Tony Blair, « démente catégoriquement » l'implication des services secrets britanniques dans le drame.

VOLTE-FACE

Puis dans une nouvelle volte-face, cette semaine, il a changé de registre dans une interview publiée dans *Time Magazine*, pour dénoncer cette fois « l'incompétence et les méthodes non professionnelles » des deux gardes du corps du couple, Trevor Rees-Jones, (qui a survécu à l'accident) et Alexander Wingfield (qui pilotait une voiture-leurre utilisée pour attirer les paparazzi traquant le couple).

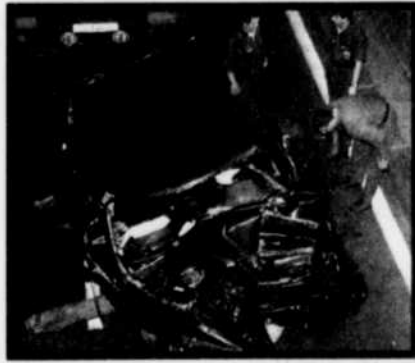
« Ils m'ont laissé tomber. Ils avaient des procédures à suivre, et ils s'en sont écartés », a-t-il dit, reprochant en particulier aux deux hommes de ne pas avoir insisté pour qu'une deuxième voiture suive la Mercedes noire et de n'avoir pas exigé que Diana et Dodi attachent leur ceinture de sécurité.

Démissionnaires du service d'al-Fayed au printemps, les deux hommes ont aussitôt riposté en disant avoir pointé en vain des lacunes dans l'organisation de la sécurité du couple, qui était assurée au moment du drame par l'hôtel Ritz, propriété de leur ancien patron.

À la demande de l'avocat de Trevor Rees-Jones, le juge Stéphane a même entendu mardi, comme témoins, le directeur du Ritz, Frank Klein, ainsi que son adjoint; il a poursuivi ses auditions mercredi en convoquant cette fois le patron de la compagnie Étoile limousine, propriétaire de la Mercedes impliquée dans l'accident.

(sources: AFP et AP)

Un
Britannique
sur quatre
se rallie à
l'idée d'un
complot



LE SOLEIL ARCHIVES



Diana et les ballerines de l'English National Ballet. L'organisme se retrouve sur la liste des bénéficiaires de la Fondation.

LE SOLEIL ARCHIVES

ILS
SONT
FOUS
CES
ANGLAIS!

Si la vente de tubes de margarine ou de gratteux de loterie avec le logo de la princesse a reçu l'autorisation de la Fondation Diana, des centaines d'« idées » ont par contre été rejetées: notamment une lunette de WC, une brosse à toilettes, un purificateur d'air, une trousse d'outils, des ceintures de sécurité, un kit de lavement du côlon et un autocollant pour pare-chocs disant « Bye Bye Di »... (AP)

Comptant et mécontents

La Fondation Diana recueille beaucoup d'argent... et autant de critiques

■ De mémoire de Britanniques, jamais n'a-t-on pu compter sur marraine aussi populaire. Pourtant, le Fonds Lady Di a mal à sa réputation. Moins d'un an après sa fondation, les critiques pèsent davantage que les livres sterling qui entrent dans ses coffres...

FRANÇOIS POULIOT
Le Soleil

La première tuile est arrivée en même temps que le premier chèque tiré par l'organisme: 500 000 livres (environ 1,2 million \$ CAN) d'honoraires judiciaires pour la constitution du fonds.

Le réflexe des sujets britanniques a immédiatement été de pointer du doigt le président par intérim du fonds, l'avocat Anthony Julius, et d'accuser sa firme, Mishcon de Reya, d'avoir surfacturé l'organisme.

Le grand patron de la société d'avocats, John Jackson, a rapidement répliqué que la note avait bénéficié d'une réduction de 20 %, équivalent de la marge bénéficiaire de la firme, et que cette réduction avait été accordée à titre de donation au fonds. Il a de plus souligné que M. Julius n'avait pas pris part à la fixation des honoraires et que l'ensemble de son travail n'avait pas été rémunéré.

Le fonds a de son côté insisté pour dire que ce travail devait être fait de façon professionnelle pour que les droits de cette fondation soient clairement établis. Il a de même fait savoir qu'Anthony Julius ne touchait aucune rémunération pour son travail de fiduciaire.

Cela n'a pas pour autant fait taire les détracteurs.

Une autre controverse a éclaté au printemps lorsque le fonds a autorisé la compagnie Flora à utiliser la signature de Diana sur des contenants de margarine. Dans les jours précédents, le fonds avait également autorisé son utilisation sur des billets de loterie.

Le public était outré de voir le nom de sa princesse rattaché à pareilles promotions. Un sondage du *Daily Telegraph* réalisé en juin révélait que 80 % des Anglais croyaient que le souvenir de Diana était utilisé avec mauvais goût.

« C'est un choix que nous avons entre avoir une signature sur des tubes de margarine ou priver les personnes atteintes

de cancer, les sans-abri, les enfants malades et les lépreux de l'argent que nous pouvons amasser », a répliqué Anthony Julius.

Mais une autre des fiduciaires, l'ancienne présentatrice de télévision Vivienne Parry, a reconnu que le fonds avait fait une erreur.

À l'intérieur même du fonds, l'histoire a été source de dissensions. Si bien qu'il y a quelques semaines, Mme Parry annonçait son départ du Memorial Fund, invoquant un surcroît de travail.

CHICANE DE FAMILLE

Comme si ce n'était pas suffisant, une querelle familiale a éclaté au grand jour lorsque le frère de Diana, Charles Spencer, a vivement critiqué la Fondation, dont l'actuelle présidente, Lady Sarah McCorquodale, est sa propre sœur.

Le comte Spencer a remis en question les activités de financement de l'organisme, qu'il a dit trouver de mauvais goût. Il a du coup demandé que les profits d'un programme télévisé, principalement réalisé avec sa participation et à être vendu aux grands réseaux de télévision, soient versés directement aux organismes que parrainait Lady Di plutôt qu'au fonds.

Lord Spencer a même demandé à ce que l'existence du fonds ne soit que temporaire. Les fiduciaires ont rétorqué qu'ils entendaient plutôt le voir poursuivre ses activités « indéfiniment ».

Malgré la polémique, il est à ce jour entré £ 70 millions (plus de 165 millions \$) dans le Princess of Wales Memorial Fund. De cette somme, £ 13 millions ont été distribués à des organisations de bienfaisance.

Au nombre des privilégiées, se trouvent Centrepoin, the English National Ballet, Great Ormond Street Hospital for Children, the Leprosy Mission, the National AIDS Trust et le Royal Marsden National Health Service Hospital Trust. Ces six organismes pouvaient déjà compter sur l'appui de Diana avant sa disparition.

Un an plus tard, les donations arrivent toujours en provenance du public. « Il entre environ £ 70 000 par mois (170 000 \$). Cela exclut les redevances que nous touchons ou que nous pourrions toucher dans le futur sur nos licences d'utilisation du nom », dit Jo Greensted. La porte-parole ajoute toutefois ne pouvoir chiffrer le montant de ces entrées supplémentaires.

Dans une déclaration publiée en juin, les administrateurs de la fondation annoncent qu'elle devrait annuellement remettre entre £ 4 millions et £ 5 millions (10 millions \$) à des organisations de bienfaisance.

Le fonds doit faire connaître son barème d'allocations plus tard cet automne.

BARBIE
BOOM

Ce n'est pas sans fierté que ce collectionneur américain exhibe les deux poupées Diana acquises quelques mois avant la mort de la princesse. Le fonds Diana a entrepris des procédures légales contre un fabricant californien qui a décidé de mettre sur le marché des poupées « non-autorisées », le printemps dernier. (*Daily Telegraph*)

AVEC
SON
CHAT

L'île du domaine d'Althorp, où est enterrée la princesse Diana, fut « un jour » utilisée comme cimetière pour animaux. C'est dire que la princesse repose désormais auprès de son chat favori, Marmelade. (AP)

Une manne royale

Des poupées aux livres, en passant par les objets de collections et les visites guidées, la mort de Diana a inspiré un commerce prospère à travers le monde que le fonds mis en place par ses proches n'arrive pas toujours à contrôler. La « Diana Business » dépasserait en effet les 250 millions \$.

Rue Oxford à Londres, les touristes peuvent trouver l'image de la princesse en vente partout: sur des tasses de café, des assiettes et des dés à coudre empilés dans les boutiques de souvenir. Son visage agrémenté aussi les affiches et les t-shirts. Pendant ce temps, le prix des objets de collection a explosé. Un site Internet américain demande 4000 \$ pour une bouteille de whisky commémorant le mariage de Charles et de Diana et 1200 \$ pour un rare magazine australien de l'époque.

Si plusieurs Britanniques considèrent cette forme de commercialisation comme une hérésie du plus haut ordre, la demande est forte. Billy Lynch, concessionnaire pour la compagnie Memorabilia, affirme qu'il a majoré ses produits Diana de 200 % et que, malgré tout, ils se vendent comme des petits pains chauds. « Ça ne ralentit pas. Les affaires sont bonnes. »

Le frère de Diana lui-même n'a pas été épargné par les accusations de mercantilisme lorsqu'il a aménagé un musée dans la demeure familiale où repose la princesse et fait payer £ 9,50 (15 \$) aux visiteurs. Lord Spencer ne s'est pour l'instant engagé que sur le reversément d'un « minimum de 10 % » à des œuvres caritatives.

Et les idées ne manquent pas pour faire fructifier la vague d'émotion qui a suivi la mort de la princesse. La plus récente est celle d'un hôtel parisien qui propose un circuit en Mercedes noire sur les traces des derniers instants de Diana dans la capitale française.

Mais évoquer le nom de Diana n'est pas toujours garanti de succès: une compagnie touristique qui avait lancé en juin à Londres un tour en bus « à la mémoire de Diana » a décidé de suspendre l'opération au début du mois, faute de clients...

(sources: AP et AFP)

Un des nombreux
« souvenirs » de Diana.

L'or et le papier

Nouvelle vague de livres sur la princesse

Le raz-de-marée éditorial qui a suivi la mort de Diana connaît une deuxième vague à l'occasion du premier anniversaire de l'accident.

La disparition de la princesse avait déclenché une ruée dans les librairies. En quelques semaines, plusieurs rééditions et albums d'« hommage » hâtivement assemblés atterrirent sur les présentoirs.

Rien qu'au Royaume-Uni, il s'est vendu près de 200 000 livres sur Diana dans les deux mois et demi qui ont suivi sa mort, selon le bureau d'étude Whitaker Booktrack. En France, plusieurs ouvrages ont atteint des tirages confortables de 20 000 à 40 000 exemplaires.

L'un des plus prompts à réagir fut Andrew Morton, ancien journaliste de tabloïd et auteur du best-seller *Diana: Sa vraie histoire*. Le livre avait créé l'événement en 1992 en révélant (avec l'autorisation tacite de la principale intéressée), ses déboires avec la famille royale, sa boulimie et ses tendances suicidaires.

Rapidement mis à jour, le livre retrouva à l'automne le sommet des classements de ventes. Une nouvelle version enrichie vient d'être concoctée.

« OÙ SONT LES BIJOUX ? »

La semaine dernière, a été publiée la version française racontant *Le dernier jour de Diana*, ouvrage qui avait défrayé la chronique lors de sa sortie aux États-Unis, la semaine précédente. L'Américain Christopher Andersen,

ancien rédacteur en chef du magazine *People*, n'y relate pas tant les circonstances de l'accident, mais les moments qui ont précédé et suivi la mort de la princesse de Galles.

Le PDG des éditions First, Serge Martiano, qui publie la traduction française du livre, a expliqué qu'il avait accepté la proposition de l'éditeur américain parce qu'il connaissait le travail de Christopher Andersen, auteur d'une imposante biographie de Jackie Kennedy: « Je savais que ce ne serait pas une enquête scabreuse mais une enquête sérieuse. »

Dans ce livre de 350 pages, on apprend notamment que la princesse de Galles, désormais libérée de ses obligations royales, envisageait de faire ses premiers pas devant la caméra. Elle projetait même de dire oui à Kevin Costner qui travaillait alors sur une suite au film *The Bodyguard*.

Plus sordide, on y apprend également que, moins d'une heure après l'annonce de la mort de son ex-bru, la reine Elizabeth n'aurait eu qu'un souci en tête: savoir si la princesse Diana portait des bijoux de la Couronne au moment de son accident. À la sortie du livre aux États-Unis, le palais de Buckingham avait réagi en qualifiant ces affirmations de « pure imagination ». Andersen déclare s'être appuyé sur des interviews de membres du palais, d'employés de l'hôpital et de l'hôtel Ritz.

Dans un autre registre, plusieurs livres se penchent sur les circonstances de la mort de la princesse. Parmi ceux-

ci, *Enquête sur la mort de Diana*, des journalistes français Jean-Marie Pontaut et Jérôme Dupuis, rapporte des témoignages très critiques sur le comportement des photographes après l'accident; pour sa part, *Mort d'une princesse*, des journalistes américains Thomas Sancton et Scott MacLeod, fait parler pour la première fois Mohammed al-Fayed, le père de Dodi, mort avec la princesse de Galles.

DI CHEZ LES PSYS

« Certains livres qui sortent maintenant s'intéressent davantage au phénomène Diana », note Michael Prodger, critique littéraire au *Daily Telegraph*.

Ainsi, *Diana: Icône et sacrifice* inscrit l'événement dans une dimension symbolique et spirituelle tandis que les auteurs féministes anglo-saxons commencent, aux aussi, à se pencher sur le sujet.

Mais la palme du sérieux revient pour l'instant au livre *Quand une princesse meurt: réflexion d'analystes jungiens*. Cet ouvrage collectif tente d'expliquer les raisons de l'impact créé par la princesse de Galles, à la fois de son vivant et au moment de sa mort. Les auteurs voient dans son engagement humanitaire un élément clé: « En s'occupant des exclus et des parias, Diana a joué le rôle typique de l'anima qui symbolise tout ce qui est enfoui et négligé. »

(sources: AFP et AP)

Des
ouvrages de
meilleure
qualité

CHARLES
DANS LE
« SPICE
WORLD »

Le prince Charles a été vu à plusieurs reprises aux spectacles préférés des ados, les consolant même du départ de Geri Halliwell des Spice Girls, dans une lettre éplorée à la chanteuse, largement diffusée par la presse. Les courtisans de Buckingham ont même cru avoir la berlué lorsqu'ils l'ont vu déambuler sur scène aux côtés des exubérantes artistes en tenues légères. « C'était surréaliste, c'était vulgaire, mais ça a marché », a reconnu *The Guardian*. (AFP)

UNE
FAMILLE
HALLUCI-
NANTE

Une nouvelle drogue a fait fureur l'hiver dernier dans les discothèques chics de Londres : le Diana, Princess of Whales. Les vendeurs d'ecstasy, qui rivalisent d'originalité pour attirer une nouvelle clientèle, avaient en effet agrémenté leurs tablettes des noms de Diana et de Dodi au recto, et des lettres RIP au verso. Selon les policiers, le réseau démantelé offrait aussi la version Elizabeth II, avec le visage de la reine, et une autre avec le sigle de Mercedes, la marque de voiture dans laquelle le célèbre couple a perdu la vie. (*Daily Telegraph*)

DI
FAIT
DES
PETITS

Le nombre de bébés baptisés Diana a connu une hausse spectaculaire en Grande-Bretagne dans les mois qui ont suivi la mort de la lady. Le prénom était déjà fort populaire dans la royauté avant l'accident : en moyenne, trois bébés par mois étaient baptisés du nom de Diana. Cette moyenne mensuelle a atteint 29 au cours des mois qui ont suivi la tragédie, selon les chiffres de l'Office national des statistiques révélés en janvier. (*Reuter*)

« Il ne fait aucun doute qu'il y a désormais entre eux un lien puissant et un esprit d'équipe »



Trois princes figés dans la douleur : William, Harry et Charles, aux funérailles de Diana. Après la mort de la princesse de Galles, le prince Charles a lancé une véritable offensive de séduction en direction du public, multipliant les vacances et les voyages officiels avec ses fils, histoire de convaincre qu'il pouvait être aussi affectueux que leur mère défunte.

Les princes charmants

Jalousement tenus à l'abri des regards indiscrets, William et Harry contribuent néanmoins à redorer l'image de Charles

Les deux garçons étaient apparus dans la foule sans crier gare, acceptant solennellement les bouquets, remerciant les sympathisants avec une grâce et un calme surprenants pour leur jeune âge. Dès le lendemain de la mort de leur mère, devant l'ancienne résidence de la princesse Diana, William et Harry avaient pu mesurer la ferveur des Britanniques, en adoration devant le courage des petits princes orphelins.

Farouchement gardés à l'abri des regards indiscrets par la famille royale, William, 16 ans, et Harry, 13 ans, font l'objet des attentions attendries de leurs sujets et d'une retenue sans précédent (pour l'instant) de la presse.

Jusqu'à sa mort, la princesse de Galles s'était battue pour donner à ses deux enfants une éducation normale, en accord avec l'image de modernité qu'elle avait insufflée à la monarchie. Sa séparation mouvementée du prince Charles en mémoire, elle avait spécifié dans son testament qu'elle souhaitait que leur éducation soit supervisée par sa mère et son frère, dans l'éventualité de sa disparition.

OPÉRATION SÉDUCTION

Mais le prince Charles, qui souhaitait leur donner une éducation plus stricte, a installé ses fils dans son palais de St. James et a lancé une véritable offensive de séduction en direction du public, pour convaincre qu'il pouvait être aussi affectueux que leur mère défunte. Il a multiplié les démonstrations publiques, a emmené ses deux fils en vacances et en voyages officiels et les a présentés à sa maîtresse de longue date, Camilla Parker-Bowles.

Charles s'est appuyé sur une garde rapprochée de conseillers au fait des derniers artifices du marketing politique. Les chroniqueurs royaux croient même savoir qu'il fréquente assidûment le ministre travailliste de l'Indus-

trie, Peter Mendelsohn, gourou médiatique de Tony Blair à la réputation de manipulateur aguerrri.

Orpheline de Diana, la presse populaire est estomaquée. Alors que le prince Charles ne lui a pas adressé la parole pendant dix ans, le voilà qui, du jour au lendemain, gratifie les chroniqueurs de plaisanteries lors de ses déplacements ou s'enquiert de leur confort dans les avions officiels. Quitte à mettre entre parenthèses ses chevaux de bataille favoris, comme la défense de l'architecture traditionnelle ou la promotion de l'agriculture biologique, des thèmes qui avaient tendance à faire bâiller d'ennui ses sujets.

L'attachement de Diana pour ses fils était bien connu. Toutefois, les liens puissants qui unissent les princes Windsor sont, au grand bonheur de Charles, aussi évidents, à la façon dont William a fait quelques pas de danse lors d'une visite au Canada l'hiver dernier, à la façon dont Harry a cherché réconfort auprès de son père en lui donnant la main après la mort de Diana ou encore à la manière dont William a embrassé Charles lorsqu'ils ont dû se quitter ce mois-ci.

« Les trois princes sont, de toute évidence, très fiers l'un de l'autre », écrivait Robert Hardman, correspondant royal au *Daily Telegraph*, lors de la visite du trio en Colombie-Britannique, en mars. Jouant le jeu devant les caméras vêtus de leur nouveau blouson olympique, William, Harry et leur père avaient l'air de former « une formidable triple alliance », a commenté Hardman. « Il ne fait aucun doute qu'il y a désormais entre eux un lien puissant et un esprit d'équipe. »

L'oncle des garçons, Charles Spencer, a promis à sa sœur, dans son oraison funèbre, que sa famille aiderait à élever ses enfants, « de manière à ce qu'ils ne soient pas écrasés par les traditions et leurs obligations ». Toutefois, les fils de Diana ont choisi de demeurer dans le giron royal et ont décliné l'invitation de passer la journée de lundi, date de l'anniversaire de la mort de leur mère, avec leur oncle.

WILLIAM LE TIMIDE, HARRY L'INTRÉPIDE

William, numéro deux dans l'ordre d'accession au trône britannique derrière son père, a hérité de la popularité de



Photo d'un père de famille qui prend un moment de détente avec ses fils : un cliché « autorisé », pris au domaine de Balmoral deux semaines après la mort de Diana.

sa mère. Considéré parmi les stars masculines jugées les plus « sexy » par les jeunes Brits, il est fréquemment accueilli par des cris de jeunes filles se pâmant à chacun de ses déplacements. Adolescent rougissant au sourire timide et au corps dégingandé, il témoigne également de la même sensibilité que Diana, à laquelle il ressemble physiquement de manière frappante.

Harry, qui a moins tendance à s'en faire avec la vie et avec les études, a fait la une du *News of the World* il y a quelques semaines à peine pour avoir descendu un barrage en rappel sans casque — comme quoi la promesse de trêve décrétée par la presse britannique commence à battre de l'aile. Harry ira rejoindre son grand frère dans la prestigieuse école d'Eton cet automne.

Pour leur grand-mère maternelle, Frances Shand Kydd, son plus grand désir serait de voir William et Harry rester eux-mêmes en grandissant. « Je ne voudrais pas qu'ils deviennent ou qu'on s'attende à ce qu'ils deviennent l'ombre de leur mère, car ils sont ce qu'ils sont. »

(sources : AP et AFP)

Souverain dilemme

La monarchie britannique a horreur du vide. Les conventions qui ont poussé Edouard VII à l'abdication seront-elles abolies pour permettre à Charles d'accéder au trône ?

RENÉ BEAUDIN
Le Soleil

Le prince Charles remonte la pente de la popularité lentement, mais sûrement. Si l'effet Diana pèse encore lourdement sur la vie du prince de Galles et sur ses chances de coiffer la couronne britannique, le pire semble derrière lui.

Pour devenir roi d'Angleterre, il faut bien sûr être désigné par le destin, mais il faut aussi le vouloir et être désiré. Dans le cas de Charles, l'accession au trône est tout autant affaire de droits héréditaires que de circonstances politiques.

La majorité de ses futurs sujets pense maintenant que Charles fera un bon roi, selon de récents sondages. C'était le contraire, il y a un an, quand le Royaume-Uni enterrait la princesse. La reine Elizabeth remonte elle aussi dans les sondages de popularité, même si on la trouve encore trop éloignée des préoccupations des gens ordinaires, malgré ses tentatives dites de « modernisation ».

LE CAS D'EDOUARD VIII

En fonction des valeurs traditionnelles de la monarchie, la montée du prince Charles sur le trône d'Angleterre pourrait, sous plusieurs aspects — quoique dans une moindre mesure —, signifier une crise constitutionnelle comparable à celle de 1936, qui avait suivi l'abdication d'Edouard VIII un an après son couronnement.

Le prince Charles, un divorcé de fraîche date, peut-il devenir roi d'Angleterre et chef de l'Église anglicane, surtout s'il devait épouser une autre divorcée, Camilla Parker-Bowles, sa compagne depuis 20 ans ? Edouard VIII, son grand-oncle, a abdicé pour beaucoup moins. L'épouse divorcée se contentait de vouloir épouser une divorcée. Il n'était pas un divorcé lui-même. Il a finalement renoncé au trône par amour pour l'Américaine Wallis Simpson dans un geste qu'on dit le plus romantique du siècle.

Charles est ou était un peu confronté au même dilemme.

S'il semble aussi désireux de faire sa vie avec Camilla Parker-Bowles, que son grand-oncle d'accomplir la sienne avec Wallis Simpson, Charles tient beaucoup plus à la couronne qu'Edouard VIII, voire que son grand-père, Georges VI, le « roi récalcitrant », devenu monarque par accident après l'imprévisible abdication d'Edouard. Charles, au contraire, a publiquement fait état de sa tristesse à ne pas être devenu souverain quand il était plus jeune.

L'abdication d'Edouard VIII était sans précédent. Premier roi à abdicquer dans l'histoire de la monarchie britannique, l'ampleur du choc a secoué la famille royale au point où même le mot « abdication » y est tabou.



Le « roi récalcitrant », Georges VI, et son petit-fils, le prince Charles, alors âgé de trois ans.

Un roi d'Angleterre n'abdique pas. C'est le seul geste souverain qui lui est interdit. Il ne cesse de régner que lorsqu'il meurt.

Si le mot est banni chez les « Royals », il l'est beaucoup moins chez leurs sujets. Laisance avec laquelle, l'an dernier, on parlait du départ souhaité d'Elizabeth et de Charles, en témoigne.

En outre, l'abdication d'Edouard VIII s'est faite sans préavis, en décembre 1936. Dix jours plus tôt, la crise constitutionnelle était presque un secret d'État. Edouard a abandonné son poste parce qu'il était répudié par la classe politique et les élites sociales, non sous la pression de l'opinion publique : cette dernière, prise par surprise par l'événement, était même plutôt sympathique à l'égard de son roi. D'où la brutalité du choc.

Rien de tel dans la crise actuelle qui traîne depuis des années et dont l'issue dépend uniquement du moment de la disparition de la reine Elizabeth.

La mort de Diana a changé la nature de cette crise. La relation tumultueuse, destructrice et publique entre les deux ex-époux s'est éteinte. Par ses silences ou par ses dires, ses apparitions ou ses disparitions, Diana, vivante, portait ombrage à Charles. En mourant, elle a aussi fait oublier que Charles était un divorcé. Elle en a fait un veuf, même si elle n'était plus que la mère de ses enfants.

Elle était même redevenue une Windsor, le jour de ses obsèques, les mâles de la famille éclipsant par leur nombre et leur éclat princier le seul Spencer — un simple comte — qui marchait derrière son catafalque.

Bien plus, pour qui sait lire l'avenir, dans les larmes versées sur la dépouille de Diana, il y avait promesse de rédemption pour le prince Charles. L'opinion publique s'est rangée derrière Diana, la femme bafouée, l'épouse trompée et la mère aimante. Ce faisant, elle a sanctifié une « pécheresse » : si on peut faire

d'une « divorcée de fraîche date » la « princesse du peuple » et la « reine des cœurs », pourquoi son ex-époux ne pourrait-il devenir roi d'Angleterre ?

LA RELEVÉ

De toute manière, où que l'on fouille dans la famille royale, il ne reste pas beaucoup d'héritiers dont la vie privée soit conforme aux valeurs traditionnelles de la monarchie britannique.

Il y a un an, alors qu'on réclamait le départ d'Elizabeth et de Charles, William, le prince héritier, ne semblait guère intéressé à être roi ; il en allait peut-être de même pour son frère cadet, le prince Harry, parce qu'ils ont subi les mêmes épreuves. Encore enfants, ils sont pour l'instant les deux seuls prétendants au trône absolument au-dessus de tout soupçon. Alors, vers qui se tourner ? Le prince Andrew, est un divorcé, son frère, le prince Edward semble peu intéressé par la Couronne et l'obligation d'assurer une descendance, la rumeur voulant qu'il soit gai. Les princesses Anne et Margaret sont aussi des divorcées.

Il faudrait donc remonter à la « branche cadette » de l'arbre généalogique des Windsors à partir de George V, composée aujourd'hui d'illustres oubliés que le temps éloigne de plus en plus du trône et dont la vie se devait de moins en moins d'être exemplaire. Il y sans doute là tout autant de squelettes dans les placards que dans la branche aînée. On n'est pas sortis de l'auberge.

Bref, difficile de trouver une alternative au prince mal-aimé. On revient finalement à la case départ et le choix est simple et radical. Ou on renonce à la monarchie, et c'est presque une révolution, ou on laisse s'accomplir l'ordre normal des choses. La seconde solution s'impose d'elle-même. La royauté britannique est la plus vieille monarchie constitutionnelle au monde. Elle moule la société et l'État britanniques depuis un millénaire et sa visibilité est incomparable.

Elle est certes remplaçable. Mais sa disparition n'est guère concevable sans crise d'identité nationale, et sans risques de déstabilisation politique, surtout si elle s'accomplit dans le sillage d'une déception circonstancielle et non dans le cadre d'un projet de société qui fasse consensus.

Là est l'explication véritable de l'apparente réconciliation de Charles avec son peuple et de la trêve avec les médias, cette peur du vide ou du grand « trou noir » ; et non pas dans la « campagne électorale » qu'il mène depuis son divorce de 1996 et la mort de Diana, ou dans les timides tentatives dites de modernisation de la monarchie mises en marche depuis la mini-révolution de septembre.

Le prince mal-aimé est un moindre mal. Le « trou noir » appréhendé, plus on s'en rapproche, apparaît de plus en plus, paradoxalement, en tout cas pour Charles, comme une lumière au bout d'un tunnel.

AU CHAMP D'HONNEUR

Une sculpture à la mémoire de Diana qui avait reçu l'approbation de Buckingham Palace mais que les habitants de la ville de Rugby, au sud de l'Angleterre, trouvaient « horrible », a été détruite, la semaine dernière. Constituée d'un socle de rocaïlle surmonté d'un montant métallique servant de fontaine, l'oeuvre était censée, selon sa créatrice, représenter la personnalité et la force de la princesse. Après le passage des bulldozers, la municipalité prévoit un projet moins controversé : un simple massif de fleurs. (AFP)



LE SOLEIL ARCHIVES

BURGER QUEEN

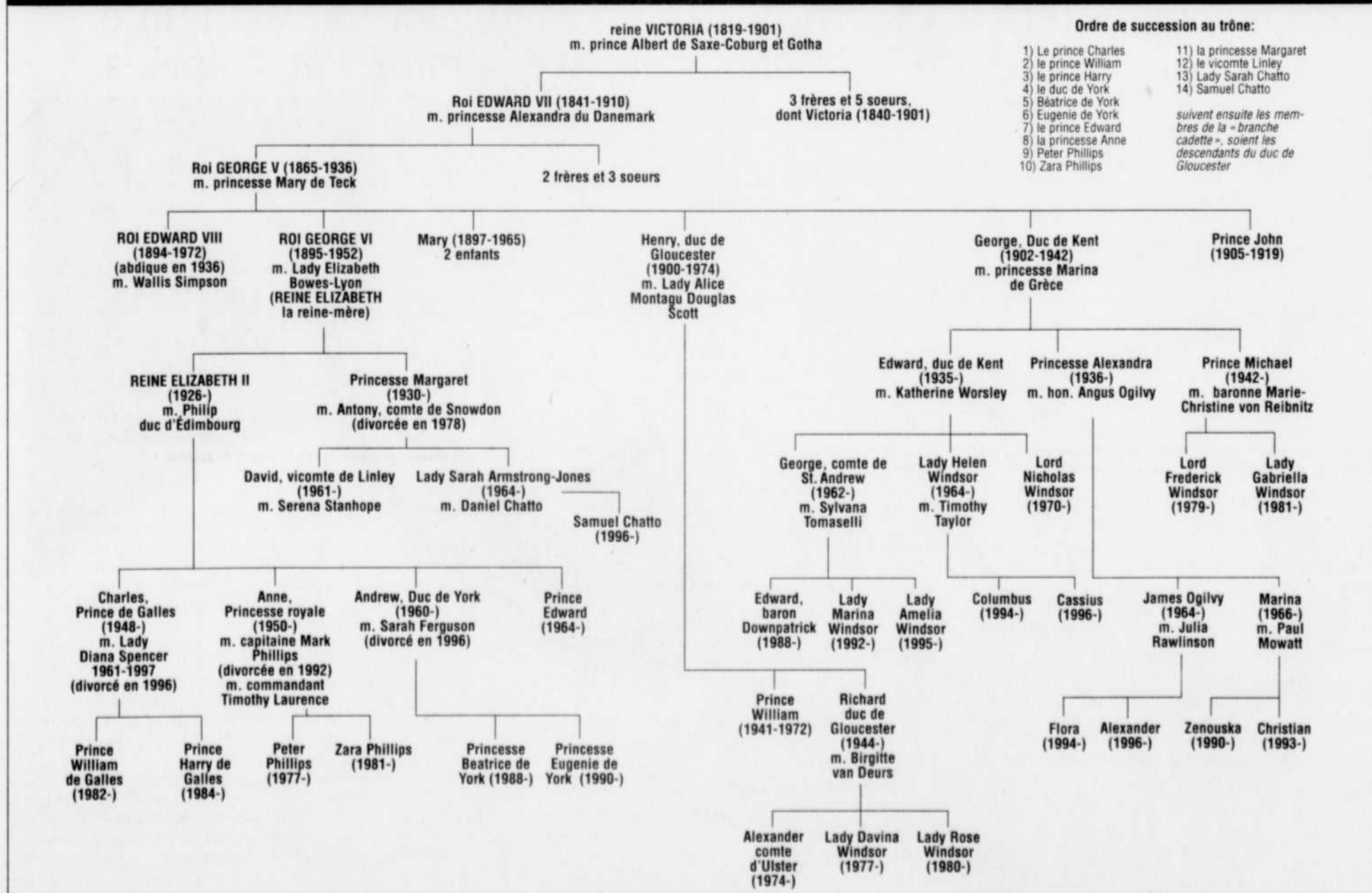
Signe que les temps changent pour la monarchie : Elizabeth a été vue au McDonald's, cet été. Mais à l'instar des politiciens qui avouent avoir fumé de la mari sans avoir inhalé, Buckingham Palace a tenu à préciser que la reine n'y avait rien mangé... (AFP)

L'abdication d'Edouard VIII pour épouser l'Américaine Wallis Simpson fut déclaré le geste le plus romantique du siècle

EN ENFER

Diana est descendue en enfer parce qu'elle a mené une vie immorale et contraire aux enseignements de la Bible. C'est du moins ce qu'affirme à ses jeunes fidèles un pasteur de Walsall, qui estime que Di vivait non seulement dans le péché avec Dodi, mais qu'elle ne s'était aucunement repentie de ses péchés. L'ancien archevêque de Canterbury, Lord Coggan, semble partager cet avis. « Notre nation vit désormais sans Dieu. Cette fausse déesse est arrivée et a comblé ce vide pendant un moment, mais comme toutes les fausses divinités, elle ne pouvait durer. » (Reuter et AFP)

LA LIGNÉE ROYALE



LE SOLEIL

Lady Di

1961-1997

